

Lettres de Descartes

• *La plupart des anti-spiritualistes, on le sait, se réclament de René Descartes, et pour établir une barrière bien nette et définitive, avec les rêveurs que paraît-il nous sommes, se proclament cartésiens. Or, voici ce qu'écrivait, le philosophe, en mai 1645, à la Princesse Élisabeth :*

•

"La cause la plus ordinaire de la fièvre lente est la tristesse [...] et il est à craindre que vous n'en puissiez être du tout délivrée, si, ce n'est que, par la force de votre vertu, vous rendiez votre âme confiante., malgré les disgrâces de la fortune.

"Je sais bien que ce serait être imprudent de vouloir persuader la joie à une personne, à qui la fortune envoie tous les jours de nouveaux sujets de déplaisir, et je ne suis point de ces philosophes cruels, qui veulent que leur sagesse soit Insensible...

« Mais il me semble que la différence qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont basses et vulgaires, consiste, principalement, en ce que les âmes vulgaires se laissent aller à leurs passions, et ne sont heureuses ou malheureuses, que selon que les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes ; au lieu que les autres ont des raisonnements si forts et si puissants que, bien qu'elles aient aussi les passions, et même souvent de plus violentes que celles du commun, leur raison demeure néanmoins toujours maîtresse, et fait que les afflictions même leur servent, et contribuent à la parfaite félicité dont elles jouissent dès cette vie...

Autre lettre, de la même année

"Je crois qu'une personne qui aurait d'ailleurs toutes sortes de sujets d'être contente, mais qui verrait continuellement représenter devant soi des tragédies dont tous les actes fussent funestes, et qui ne s'occuperait, qu'à considérer des objets de tristesse de pitié, qu'elle sut être feints et fabuleux, en sorte qu'ils ne fissent que tirer des larmes de ses yeux, et émouvoir son imagination, sans toucher son entendement, je crois, dis-je, que cela seul suffirait à accoutumer son cœur à se resserrer et à jeter des soupirs ; en suite de quoi la circulation du sang étant retardée et ralentie, les plus grossières parties de ce sang s'attachant les unes aux autres pourrait facilement lui opiler la rate, en s'embarrassant et s'arrêtant dans ses pores ; et les plus subtiles, retenant leur agitation, lui pourraient altérer le poulmon, et causer une toux, qui à la longue serait fort à craindre.

"Et, au contraire, une personne, qui aurait une infinité de véritables sujets de déplaisir mais qui s'étudierait avec tant de soin à en détourner son imagination, qu'elle ne pensât jamais à eux, que lorsque la nécessité des affaires l'y obligerait, et qu'elle employât tout le reste de son temps à ne considérer que des objets qui lui pussent apporter que du contentement et de la joie, outre que cela lui serait grandement utile, pour juger plus sainement des choses qui lui importeraient, parce qu'elle les regarderait sans passion, je ne doute point que cela seul ne fut capable de la remettre en santé, bien que sa rate et ses poulmons fussent déjà fort mal disposés par le mauvais tempérament du sang que cause la tristesse...

Lettre, de novembre 1646

"Comme la santé du corps et la présence des objets agréables aident beaucoup à l'esprit, pour chasser, hors de soi toutes les passions qui participent à la tristesse, et donner entrée à celles qui participent de la joie, ainsi, réciproquement, lorsque l'esprit est plein de joie, cela sert beaucoup à faire que le corps se porte mieux, et que les objets présents paraissent plus agréables.

Et même aussi j'ose croire que la joie intérieure a quelque secrète force pour se rendre la fortune plus favorable. [...] J'ai souvent remarqué que les choses que j'ai faites avec un cœur gai, et sans aucune répugnance intérieure, ont coutume de se succéder heureusement, jusque-là même que, dans les jeux de hasard, où il n'y a que la fortune seule qui règne, je l'ai toujours éprouvée plus favorable, ayant alors des sujets de joie, que lorsque j'en avais de tristesse. [...]

Touchant les actions importantes de la vie, lorsqu'elles se rencontrent si douteuses que la prudence ne peut enseigner que ce qu'on doit faire, il me semble qu'on a grande raison de suivre le conseil de son génie, et qu'il est utile d'avoir une forte persuasion que les choses que nous entreprenons sans répugnance, et avec la liberté qui accompagne d'ordinaire la joie, ne manqueront pas de nous bien réussir. [...]

Votre altesse me permettra, s'il lui plaît, de finir cette lettre par où je l'ai commencée, et de lui souhaiter principalement de la satisfaction d'esprit et de la joie, comme étant non seulement le fruit qu'on attend de tous les autres biens, mais aussi souvent un moyen qui augmente les grâces qu'on a pour les acquérir. »